

# UNE MISSION EN INDO-CHINE

(RELATION SOMMAIRE)

PAR

**ETIENNE AYMONIER**<sup>1</sup>

---

Au mois de décembre 1881, le Ministère de l'Instruction publique me chargea d'une mission scientifique qui avait pour but de rechercher les inscriptions et les monuments que laissèrent en Indo-Chine deux peuples de civilisation indienne : les Khmèrs ou Cambodgiens et les Tchames ou Ciampoïs. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait émis un vœu très chaleureux en faveur de cette mission, due à l'initiative éclairée de M. Xavier Charmes et de la Commission des Missions scientifiques.

Pendant et après des voyages qui durèrent trois ans et demi j'ai déjà publié plusieurs travaux se rapportant plus ou moins directement aux études que l'on m'avait confiées. Ainsi deux articles ont paru dans le *Journal de la Société Asiatique de Paris*, sous ces titres : « *Quelques notions sur les inscriptions en vieux Khmèr* (1883); *Première étude sur les inscriptions tchames* (1890). D'autres, publiés dans les *Excursions et Reconnaissances*, revue semi-officielle de la Cochinchine française, sont : *Notes sur les mœurs et coutumes du Cambodge* (1883); *l'Epigraphie du Kambodge* (1884); *Notes sur le Laos* (1885); *Notes sur l'Annam. Le Binh Thuan* (1885); *Notes sur l'Annam. Le Khanh Hoa* (1886); *Nos transcriptions* (1886); *Grammaire de la langue chame (ou tchame)* (1889); en outre, j'ai envoyé en Indo-

1. Avec cartes dans le texte.

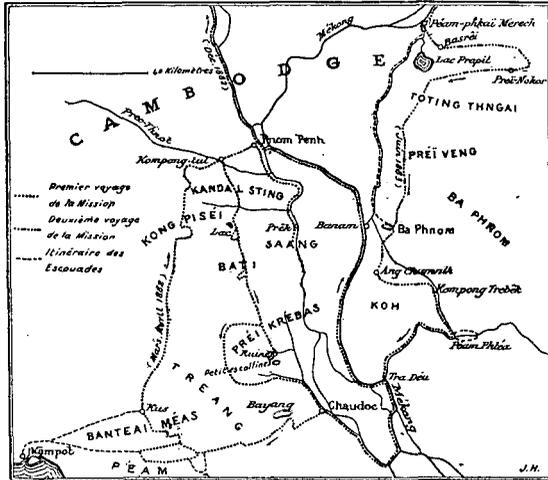
Chine, il y a plus d'un an, pour être inséré dans le même Recueil, un manuscrit de *Notes sur les Chames (ou Tchames)*; et tout récemment (fin 1891), j'ai fait paraître dans la *Revue de l'histoire des religions*, un article intitulé *les Tchames et leurs religions*.

Mais nulle part je n'ai encore donné un aperçu d'ensemble des longues pérégrinations de ma mission, qui puisse à la fois faire connaître l'origine des publications déjà faites et servir d'introduction aux travaux que je prépare. J'essaye, aujourd'hui, de combler cette lacune.

Je quittai la France le 20 janvier 1882 et, à la fin de février, je débarquai à Saïgon. Un jeune officier d'infanterie de marine, M. le lieutenant Sorin, devait, à bref délai, me rejoindre afin d'exécuter la topographie de la mission; en attendant son arrivée, je demandai au commandant des troupes de Cochinchine un officier pour lever l'itinéraire de ma première tournée qui devait durer un mois environ, dans le sud du Cambodge, c'est-à-dire dans un triangle dont les villes de Phnom Pènh, de Chaudoc et de Kampot marquent les sommets. M. le sous-lieutenant Prudhomme, fut mis à ma disposition; il a publié, dans les *Excursions et Reconnaissances*, la carte et la relation de ce petit voyage qui commença le 20 mars, jour où nous quittâmes Phnom Pènh, la capitale du Cambodge, avec deux éléphants prêtés par le roi. Outre mon compagnon provisoire de tournée, j'avais avec moi quatre Cambodgiens et un domestique chinois.

Nous suivîmes d'abord la route de Kampot jusqu'à la rivière appelée Prêk Tenot; puis, obliquant au sud, nous dirigeâmes à travers la petite province de Kândal Sting « entre-rivières », qui est couverte de palmiers à sucre. On y trouve quelques ruines de tours en briques. Le 22 mars nous pénétrions dans la province de Bati, beaucoup plus grande que la précédente et riche en monuments. L'un des plus considérables est celui de Bati même, sur le bord du

lac de ce nom, beau bassin peu profond, aux eaux limpides sur fond de sable quartzeux ou granitique. Un autre monument important est le temple de Chi Saür, sur une colline à une journée de marche au sud du lac Bati. Le terrain se relève sensiblement dans cette province où sont plusieurs collines de granit. De Bati, continuant au sud et un peu à l'est, nous pénétrons dans une province dont le sol est bas, inondé aux pluies, celle de Préi Krebas « forêts de coton-



Premier voyage et fin du troisième voyage.

niers », et le 30 mars nous atteignons son principal centre, Angkor baurei, corruption du sanscrit *Nagara puri* « ville royale ». Je crois me rappeler que cet endroit est reporté sur quelques cartes avec le nom de Bèn Logo que lui donneraient les Annamites.

Là, sur les deux rives d'un affluent du fleuve de Chaudoc, s'étendent les vestiges d'une grande enceinte en terre; à la rive méridionale des amas informes mais considérables de briques indiquent des ruines importantes. On y trouve aussi des inscriptions très fragmentaires que la forme

de leurs caractères permet de faire dater de la plus haute antiquité épigraphique, c'est-à-dire du début même de la période des inscriptions, vi<sup>e</sup> siècle de notre ère environ. Au sud-est de ce qui fut la ville, sur une colline voisine, se dressent encore les restes d'une belle tour. Tout, même le nom, fait présager, à première vue, qu'on se trouve sur un emplacement remarquable. Les suppositions que je fis dès cette première visite furent confirmées au delà de toute prévision, l'année suivante, par la découverte d'une inscription écrite bien loin de ce pays, dans la province de Battambang. En effet, le texte de ce document me permit d'identifier cette Angkor baurei de Préi Krebas avec Vyadhapura, la capitale du Cambodge au vii<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est-à-dire avant l'époque des monuments d'Angkor la Grande.

Au sud de ces ruines, le sol devenait marécageux, noyé. Il fallut revenir sur nos pas, faire un grand détour, contourner des chapelets de lagunes, couper même l'extrémité méridionale de la province de Bati, pour entrer dans celle de Treang, l'une des principales divisions du Cambodge, à l'ouest de Préi Krebas. Le 2 avril, à la nuit bien tombée, nous pénétrons dans Treang pour nous arrêter à un centre commercial, appelé Takêo, très animé à la saison des hautes eaux. Puis, continuant au sud, nous estampons plusieurs stèles les jours suivants et le 5 avril nous nous embarquons à Kompong Ampil pour nous rendre à Chaudoc, chef-lieu d'arrondissement de la Cochinchine française, près de la frontière du Cambodge. De Chaudoc, nous allons faire une petite excursion pour visiter les montagnes méridionales de la province de Treang, non loin de la frontière et du canal qui relie Chaudoc à Hatien. Sur un pic abrupt est le temple important de Bayang. D'autres collines de cette région sont en grès très friable, sable jaune à peine durci.

Le 10 avril, quittant définitivement Chaudoc, nous revenons aux monts de Bayang pour continuer dans la direction de l'ouest, vers les petites provinces de Péam « l'embou-

chure » et de Bantéai Méas « la forteresse d'or », où sont de nombreuses collines, la plupart de calcaire, avec plusieurs grottes remarquables. A Phnom Kanlâng, l'une de ces collines, était la chaufournerie d'un Européen. Ayant estampé plusieurs inscriptions, nous quittons ces provinces pour revenir au nord ; à Kùs, nous rejoignons la route qui va de Kampot à la capitale ; et, après plusieurs détours à la recherche des monuments de la province de Kong Piséi, nous rentrons à Phnom Pènh le 23 avril.

Il restait à vérifier quelques renseignements, en complétant, du côté du fleuve, l'étude de cette région méridionale que je venais de parcourir en un mois et où se trouvait groupée une bonne partie des plus anciens monuments du Cambodge. Le 26 avril nous descendîmes en barque, de Phnom Pènh à Saang, petit district sur le bord de ce bras fluvial qui coule de Phnom Pènh à Chaudoc. Une courte pointe dans l'intérieur des terres ne justifiant pas les renseignements recueillis, nous rentrâmes à la capitale.

Après cette première tournée, je fis un rapide voyage à Saïgon où M. Sorin venait d'arriver et, revenant avec lui à Phnom Pènh, je préparai notre voyage dans la direction du nord-ouest, vers les célèbres ruines d'Angkor. Le 19 mai, nous nous embarquions dans une jonque qui devait remonter le grand fleuve jusqu'à Sting Trâng, au-dessus de Hanchéi, en face de la province de Thbaung Khmum. De Sting Trâng, nous devons nous diriger par terre droit à l'ouest-nord-ouest, à travers les provinces de Barai, Kompong Soai, Stoung, Chikrêng, pour atteindre Angkor. En remontant le fleuve, nous visitons les monuments signalés sur ses rives ou à proximité. Le plus important est le temple bien connu de Vat Nokor, province de Kompong Siem ; puis, en amont, l'antique tour de Hanchéi, province de Sting Trâng, domine, de haut, le fleuve et les plaines de la rive orientale, en face.

Le 31 mai, ayant reçu, à Sting Trâng, avec notre courrier, les éléphants que j'avais demandés au roi du Cambodge,

nous quittons les bords du grand fleuve pour gravir les escarpements du plateau de Spœu, province de Sting Trâng. De là nous nous dirigeons droit vers Barai, à travers les plaines et à travers les forêts, tantôt épaisses, tantôt clairsemées. Le 3 juin, nous atteignons la pagode moderne de Barai; nous la quittons le 6, continuant vers le nord-ouest pour visiter des tours peu importantes qui étaient signalées sur les bords du Sting Chinit. Passant cette rivière, nous pénétrons dans la province de Kompong Soai et, à travers la plaine basse, nous allons à la colline de grès tendre appelée Phnom Santhuk, puis, de là, à Kompong Thom « le grand port », chef lieu de Kampong Soai, sur les bords du Sting Sên, un des gros affluents du Grand Lac. Le 11 juin, nous repartons de Kompong Thom qui n'est plus aujourd'hui qu'un hameau, pour continuer notre route au nord-ouest. La plaine interminable est tantôt dénudée, tantôt semée de bouquets de bois; les premières pluies laissent déjà des flaques d'eau sur le sol. Le 13 juin, nous commençons à remarquer une ancienne chaussée que suit précisément notre route : cette levée devait donc relier ce qui est maintenant la province de Kompong Soai à Angkor, l'ancienne capitale. Ce même jour, nous atteignons la petite rivière de Stoung, à Kompong Chen « le port des Chinois », chef-lieu de la petite province de Stoung qui, ainsi que sa voisine Chikrêng, a été détachée de Kompong Soai. La journée du 14 se passe à visiter les monuments et à estamper les inscriptions du voisinage de Kompong Chen. Le 15 juin, nous remettant en route, nous traversons la rivière de Stoung et quelques marais en plaine pour arriver dans la province de Chikrêng, où, le 16 juin, nous visitons *Spéan Práp Tis*, l'un de ces grands ponts en pierre de conglomérat ferrugineux construits par les anciens Khmers. *Spéan Práp Tis*, sur le Sting Chikrêng, mesure environ 100 mètres de longueur et 10 mètres de largeur.

Le 17 juin, passant la rivière sur ce pont même, nous nous

rendons au village de Chikrêng, sur la rive droite du Sting, qui fait ici un fort coude. Chikrêng est le chef-lieu de la province de ce nom, que porte aussi la rivière. Enfin, de Chikrêng, nous allons à la pagode appelée Vat Mochhéan, sur la frontière du Cambodge actuel et des possessions siamoises. Depuis Barāi jusqu'ici, nous n'avons traversé que des plaines basses qui doivent être noyées par les pluies de la mousson du sud-ouest ou inondées par la crue du Grand Lac à la même époque.

La frontière entre Chikrêng et la province d'Angkor ou de Siem Réap, c'est-à-dire entre le Cambodge et Siam, est marquée par deux énormes levées de terre parallèles qui courent droit du sud au nord, à 200 mètres l'une de l'autre, partant de Kompong Cham, au sud, pour finir à quelques lieues au-dessus de Vat Mochhéan. Entre ces deux levées coule un petit ruisseau. Il est à présumer qu'au temps de la puissance cambodgienne, cette double levée marquait à l'est la limite de la province capitale, que le Sting Trêng bornait à l'ouest. La province actuelle d'Angkor ou de Siem Réap aurait, par tradition, conservé ces mêmes limites.

La pagode de Mochhéan, en territoire siamois, est adossée à la levée. Le 20 juin nous quittions ce point pour nous avancer en pays *étranger*. En effet, dans le royaume actuel du Cambodge que je venais de parcourir en partie et où je devais revenir plus tard, je pouvais me considérer un peu comme étant chez moi. J'y avais rempli longtemps de hautes fonctions; j'y étais connu d'une grande partie de la population et j'y connaissais moi-même beaucoup de monde, toutes choses qui jointes à ma connaissance de la langue facilitèrent singulièrement ma mission scientifique en ce pays. Grâce à la propagation rapide des sentiments et des impressions parmi la race Khmère, la même facilité de mission devait me suivre dans tous les pays de langue cambodgienne. Mais, en ce jour du 20 juin 1882, ignorant ce que l'avenir me réservait et désireux d'éviter tout inci-

dent fâcheux, je fis à mon personnel les recommandations les plus minutieuses.

Au delà de Mochhéan, le sol était mieux cultivé que dans les parties du Cambodge que nous venions de traverser; les rizières, plus nombreuses, étaient déjà noyées sous l'eau. Le soir nous étions rendus au village de Reluos, chef-lieu du district de ce nom, dans la partie orientale de la province de Siem Réap. Nous fûmes reçus par le *chaufai* « gouverneur », parent de son supérieur le gouverneur de Siem Réap. « C'est moi, nous dit-il, qui ai créé ce village, qui ai fait arroser ces rizières en creusant le canal d'irrigation. » Le lendemain, après avoir rendu visite aux petites autorités de Reluos, nous allâmes nous installer quelques kilomètres plus loin vers l'ouest, aux ruines de Bakong, non loin de deux autres monuments importants, ceux de Bakou et de Loléi. Le 23 juin, laissant là nos bagages, nous fîmes une étape de plus pour aller à Siem Réap faire visite au grand chef du pays, le gouverneur de la province, que je connaissais déjà et qui me reçut très amicalement. Ce devoir accompli, nous revînmes à Bakong, d'où je renvoyai à Phnom Pènh les éléphants du roi du Cambodge. Je n'étais plus dans son royaume, et pendant de longs mois il ne devait pas y avoir de grands voyages à faire. Au seul groupe Bakou, Bakong, Loléi, j'avais beaucoup de travail : ces ruines étant considérables et leurs inscriptions nombreuses. Bakou, ce monument à six tours, me livra bientôt la date de son édification, en l'an 879 de notre ère, par le roi Indravarman.

De son côté, mon compagnon, M. Sorin, étudiait la topographie du pays, la situation et le plan des monuments. Le 27 juin nous quittions Bakong pour transporter notre campement à une lieue au nord, à Loléi, où nous avons une petite *Sala* « caravansérail, maison publique de voyageurs » un peu mieux abritée que la mesure de ce nom à Bakong. Ces deux monuments ont chacun leur bonzerie moderne,

tandis que Bakou, entre les deux, est abandonné en pleine forêt. La moisson épigraphique était surtout très abondante à Loléi, monument de six tours consacré, en 893, à la mémoire du roi Indravarman, par son fils et successeur Yaçovarman, monté sur le trône en 889. En l'année 1880, j'avais déjà déchiffré ces deux cotes, les premières de toutes, d'après des calques faits par mes indigènes.

Pendant notre séjour à Loléi, M. Sorin se rendit seul à Phnom Bauk, colline isolée au nord dans la plaine. Puis, quelques jours après, nous allâmes ensemble visiter le monument de Yos Kér, dans l'est.

Tous ces groupes de la partie orientale de la province ayant été suffisamment explorés, le 8 juillet, nous allions avec tous nos bagages à Siem Réap où sont plusieurs ruines, dans la ville, aux environs. Il fallait aussi visiter au sud le mont Krom, colline qui surgit au milieu de la jungle du Grand Lac. Je dus, en outre, régler plusieurs petits incidents avec mon ami le gouverneur. Enfin, le 16 juillet, nous faisons transporter nos bagages à la *Sala* devant le monument d'Angkor Vat. Là, au centre des ruines les plus importantes, je comptais séjourner pendant le reste de la saison des pluies. La visite des nombreux et grandioses monuments de cette région, l'estampage des bas-reliefs remarquables d'Angkor Vat et l'étude d'une foule d'inscriptions devaient m'y faire passer rapidement et agréablement le temps, malgré quelques privations et l'absence ou la rareté des communications avec le dehors.

Le 14 août, j'expédiai une partie de mes estampages d'inscriptions que M. Sorin voulut bien emporter à Saïgon : la saison des pluies rendant de plus en plus difficiles les opérations topographiques de mon compagnon. Il revint à Angkor, le 13 septembre.

Je commençai alors mes préparatifs de départ et, le 19, nous descendions à Siem Réap où le gouverneur me demanda de rester quelques jours afin de célébrer avec lui la

fête du roi de Siam qui tombait le 28 septembre. J'avais encore beaucoup de besogne à ranger et à classer toutes les richesses épigraphiques que j'emportais; il n'y avait pas de réel sacrifice de ma part à faire, à un homme que j'avais tout intérêt à ménager, ce plaisir auquel il paraissait tenir beaucoup. J'acceptai donc son invitation et je lui donnai la satisfaction de m'entendre porter en cambodgien un toast à la santé de son roi. Je le remerciai en même temps de la bienveillance soutenue qu'il m'avait témoignée pendant ces quelques mois. Ces fêtes durèrent trois jours avec festins et représentations théâtrales.

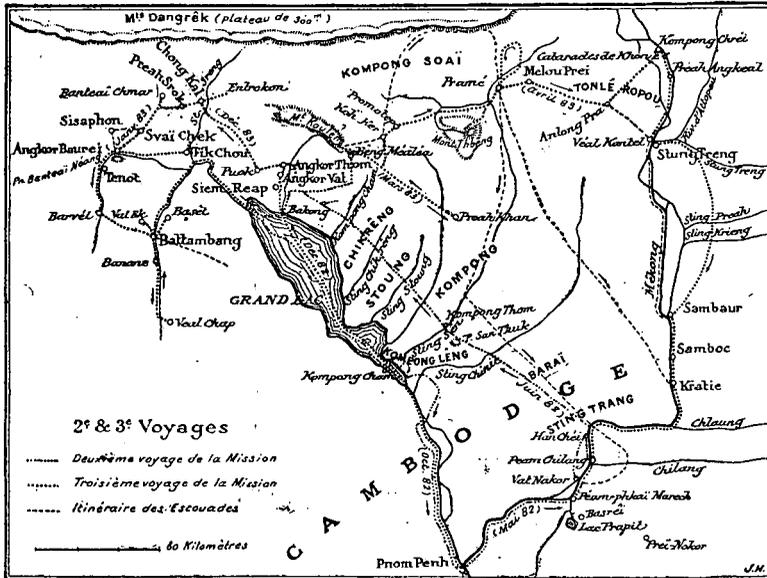
Enfin, le 7 octobre, je pris congé du seigneur de Siem Réap. Il se félicita et me félicita vivement de ce que mon long séjour dans sa province s'était passé sans le moindre incident fâcheux, alors qu'il a souvent tant de désagréments avec des Européens qui ne font que paraître, ajoutait-il. Peut-être exagérait-il sur ce dernier point. Je me bornai à lui répondre que j'avais une trop grande expérience des indigènes pour ne pas éviter soigneusement de les blesser dans leurs mœurs, coutumes et croyances, et je terminai en lui disant au revoir, à bientôt! Le même jour nous descendîmes en jonque avec nos bagages jusqu'au Grand Lac pour attendre le bateau qui faisait, à cette époque des hautes eaux, le service entre Phnom Pènh et Battambang. A l'aller, il mouillait à l'embouchure de la rivière de Siem Réap. Le 11 octobre, laissant sur ce bateau à vapeur M. Sorin qui se rendait directement à Saïgon avec les bagages, je me fis débarquer à Kompong Chhnang, village flottant bien connu sur le bras du lac. J'y louai une barque pour faire quelques rapides excursions aux collines des provinces voisines : Kompong Lêng et Chœung Préi. Pour la première fois je rencontrai ce choléra de 1882 qui, parti de la Cochinchine, avait envahi le Cambodge. Il faisait de grands ravages à Kompong Chhnang et à Chœung Préi. Plus d'une fois, dans la suite, je devais le retrouver, déci-

mant la population des contrées reculées. Le 14, j'arrivai à Phnom Pènh, d'où je repartis le 17 pour descendre à Chaudoc. L'administrateur de cet arrondissement, M. Merlande, mit gracieusement sa ch loupe à ma disposition et vint lui-même avec moi, à Angkor baurèi, dans la province voisine de Préi Krebas, afin d'érlever quelques statues remarquables dont j'avais pris note à ma précédente tournée d'avril et que je désirais expédier en France. De Chaudoc je me rendis à Saïgon où j'arrivai le 25 octobre.

M. Sorin m'y attendait pour m'annoncer qu'il avait été affecté à une compagnie et qu'il était repris par le commandant des troupes. Sur le moment, je regrettai vivement un aimable compagnon de voyage. Je dus prendre aussi la résolution de lever moi-même dès lors, tant bien que mal, les itinéraires de ma mission. D'ailleurs, je devais bientôt reconnaître que, seul avec mes indigènes, j'aurais au moins la compensation d'acquérir une plus grande mobilité d'allures que je mis progressivement à profit. M. Sorin, du mois de mai au mois d'août, avait levé soigneusement l'itinéraire parcouru depuis Sting Trâng sur le grand fleuve jusqu'à Angkor, à travers les provinces de Sting Trâng, Baraï, Kompong Soaï, Stoung, Chikrêng et Angkor. Il avait aussi fait la topographie de toute la partie orientale de la province d'Angkor, ainsi que de l'ancienne capitale et des principaux monuments voisins. On est en droit d'espérer qu'il ne tardera pas davantage à publier ces travaux, d'autant plus précieux que les divers croquis géographiques publiés pour donner la position respective de ces monuments (celui de Francis Garnier, par exemple, dans la relation de l'expédition du Mékhong), sont absolument incomplets et inexacts.

Ayant expédié mes collections en France et préparé le voyage suivant, je quittai Saïgon le 17 novembre pour revenir au Cambodge et le 3 décembre j'étais de retour à Siem Réap, avec plusieurs Européens venant visiter les ruines d'Angkor. L'un d'eux, le commandant Pujol, de l'in-

fanterie de marine, aujourd'hui colonel, voulut bien prolonger son séjour et rester à visiter avec moi les principales ruines de la région. Il me quitta le 13 décembre pour retourner en Cochinchine. En décembre, les pluies finissent, les beaux jours commencent et aussi les nuits relativement fraîches. Je profitai de ces conditions favorables pour visiter de rechef les monuments des environs d'Angkor Thom, là



où abondent les ruines tant grandes que petites. J'en découvris plusieurs inconnues jusqu'alors. Enfin, ayant ainsi complètement et à deux reprises, exploré ce pays, je quittai Angkor le 20 décembre pour aller à l'ouest, m'arrêtant d'abord à une petite étape de l'ancienne capitale, à Robœk Svai Léak, dans le district de Puok Tatch, où étaient signalées des ruines et quelques inscriptions. Le 23 décembre, je quittai ce lieu avec tous mes bagages et je continuai ma route dans la direction du nord-ouest, traver-

sant tantôt des forêts d'arbres résineux clairsemés, tantôt de grandes plaines dénudées, quelquefois cultivées en rizières, mais le plus souvent incultes. Je marchai à petites étapes, visitant les monuments signalés à droite et à gauche de la route.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1883, j'étais au Sting Srêng, la rivière qui fait limite entre la province de Siem Réap et celles de Chongkal, au nord, et de Battambang, au sud. Je la traversai sur le Spéan Tip (ou 'Tup) « le pont divin », ouvrage grandiose défiant à la fois les siècles et les eaux torrentueuses qui s'élèvent de plus de 12 mètres aux fortes pluies. Le même jour, je m'arrêtai au chef-lieu de Chongkal, ou Chongkhan, qui n'est qu'un district de Sangkeah, province située au nord des monts Dangrêk. Après avoir fait deux petites excursions, l'une à l'est de Chongkal, à Entrokkon, district de Siem Réap, et l'autre dans le nord, vers les Dangrêk, tous pays couverts de forêts d'arbres résineux clairsemés, je quittai Chongkal le 6 janvier, allant à l'ouest, à Preah Srok où j'arrivai le lendemain. *Preah Srok* « le pays sacré », chef-lieu de la petite province du même nom est complètement entouré par un fossé rectangulaire, large, profond et plein d'eau à toute saison. Le pays moins en forêt que Chongkal est mieux cultivé. Je n'y couchai qu'une nuit et je poursuivis dans la direction de l'ouest pour pénétrer le 8 janvier dans Svaï Chék, district septentrional de la grande province de Battambang. Le 10, j'atteignais les ruines importantes de Bantéai Chhmar, en pleine forêt déserte, dans ce même district de Svaï Chék. Le 13, je quittai ces ruines me dirigeant au sud à Svaï Chék, le chef-lieu du district de ce nom. C'est dans le voisinage, au monument de Bantéai Préau, que je découvris l'inscription dont le texte me permit d'identifier Angkor bauréi de Préi Krebas avec Vyadhapura, la capitale du Cambodge au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le 17 janvier, après avoir visité plusieurs autres ruines, j'étais à un autre Angkor bauréi, celui

de la province de Battambang. Angkor bauréi est un centre important, un chef-lieu de district de cette grande province. A quatre kilomètres au sud est la colline de Bantéai Néang avec une bonzerie, une grotte et des inscriptions. Ayant visité cette colline, je quittai Angkor bauréi le 18 janvier pour faire un crochet vers l'est, à travers des bas-fonds qui étaient marécageux même en ce moment, pleine saison sèche. Je visitai la colline de Préah Nét Préah et le village de Tik-Chou (ou Tœuk Tio), centre commercial sur le Sting-Srêng, à la limite des provinces de Battambang et de Siem Réap. Dans cette région et dans Krelanh, district de Siem Réap au delà du Sting-Srêng, il y a quelques inscriptions et un certain nombre de ruines peu importantes. On y trouve aussi, à une dizaine de kilomètres au nord de Tik-Chou, le Spéan Srêng, sur la partie basse de la rivière de ce nom. C'est l'un de ces grands ponts en pierre construits par les Khmers. De retour à Angkor bauréi je fis filer le gros de mes bagages directement par eau sur Battambang, avec deux de mes hommes, et le 26 janvier je quittai moi-même le village d'Angkor bauréi pour remonter sa rivière qui vient du sud-sud-ouest. Il fallut bientôt quitter la pirogue pour voyager par terre à Tenot, chef-lieu du district de ce nom dans cette province de Battambang, et à Bârvéal où le pays commence à prendre un air sauvage dû au voisinage des montagnes. Les gens de la région étaient très effrayés de l'apparition du choléra et il n'y avait plus d'antiquités dans cette direction. Me rabattant directement vers l'est, je me dirigeai sur Battambang où j'arrivai le 31 janvier. Le seigneur de cette grande province me reçut avec beaucoup de courtoisie. Je lui avais déjà fait visite quelques années auparavant.

Sangkê, ou Battambang, est une ville florissante, importante, mesurant peut-être 15 kilomètres de longueur sur les deux rives d'un cours d'eau qui vient du sud. Au delà, en remontant cette rivière, de gros villages se suivent

presque sans interruption pendant plusieurs lieues. Depuis l'époque de ma visite ce chef-lieu a dû encore s'accroître, grâce aux fautes de notre politique qui contribue à dépeupler, à son profit, le pays placé sous notre protectorat. Le 2 février je quittai Sangkê pour faire une pointe à peu près droite au sud en remontant le long de la rivière. J'allai d'abord à Vat Bânan (Banone) sur une colline; puis en pays plus sauvage aux villages très espacés, jusqu'en un lieu désert appelé Véal Chap où les racontars des gens de la province plaçaient des inscriptions gigantesques. Je ne trouvai rien et le 7 février j'étais de retour à Battambang. Les jours suivants, je m'occupai de divers détails et je visitai les ruines au nord et à l'est du chef-lieu : soit Basêt (ou Bassette) et Vat Ek. Enfin, le 17 février, je quittai définitivement Battambang en barque pour traverser le grand lac, et revenir à Siem Réap où j'arrivai le 20 février en pleine saison sèche. L'aspect de ce pays que j'avais toujours vu, jusqu'alors, en saison pluvieuse, me paraissait tout nouveau : un système primitif de norias de bambous, mises en mouvement par le courant de la rivière, arrosait partout les jardins d'aréquiers. Je fus touché de l'accueil des autorités et de la population de Siem Réap, contrée où je revenais pour la troisième fois depuis le commencement de ma mission et qui a la réputation d'être fatiguée des visites de touristes, d'Européens. De tous côtés on me promettait spontanément de rechercher des antiquités pour mon prochain retour... qui ne s'effectua pas, les événements en ayant disposé autrement.

Je ne pouvais guère m'arrêter à Siem Réap. Le 22 février j'en repartis pour aller au nord-est, dans le haut de la province de Kompong Soai, où étaient signalées des ruines importantes que je ne connaissais pas encore. Je repassai par Bakong, Roluos, pour atteindre, à Kansêng-Kong, la double levée qui sert de frontière entre Siam et le Cambodge. De là je me dirigeai à peu près droit au nord, sur les ruines du

monument de Bêng Méaléa que je visitai pendant les journées des 25 et 26 février ; puis, continuant ma route au nord, je me transportai à *Svaï Kabal Tik* « le manguier tête de l'eau », auprès d'un marais appelé *Tik Chèdm*, au pied de la face orientale du mont Koulèn, d'où tombe la rivière de Siem Réap.

Le 28, je fis l'ascension du mont Koulèn, énorme bloc de grès, haut de 600 à 700 mètres, qui s'évase d'abord en plateau soutenu par des parois presque à pic, vers sa partie orientale ; puis il se creuse en berceau vers l'ouest. Sur les pentes du berceau, une foule de ruisselets courent en toute saison et leur réunion au *thalweg* forme un gros torrent qui bondit en cascates de l'est à l'ouest, avant de tomber au sud dans la plaine où il devient la rivière d'Angkor et de Siem Réap. Sur ce mont boisé et bien arrosé sont quelques villages d'une tribu aborigène, les Samrè, pauvres gens qui se montrèrent très avenants pour moi. Visitant leurs hameaux, explorant plusieurs ruines ou grottes, estam-pant des inscriptions et goûtant une fraîcheur reposante, je passai quelques jours sur ce mont Koulèn dont j'ai gardé un souvenir fort agréable. Le 3 mars, j'étais de retour à mon campement en plaine où arrivaient précisément les quatre éléphants que j'avais demandés au roi du Cambodge, à mon précédent passage à Phnom Pènh.

Le 9, après avoir expédié en charrettes le gros de mes bagages droit à l'est, vers le monument de Kohkér, en y joignant un éléphant exténué qui ne devait me rendre aucun service et qui me causa de grands soucis pendant tout le voyage, je partis moi-même dans la direction du sud-est, avec les trois autres montures et une partie de mon personnel. Je visitai plusieurs ruines dispersées dans les forêts claires d'arbres résineux de la région. Le terme de cette pointe était le groupe des monuments connus et importants appelés Prakhan de Kompong Soaï. Les ayant explorés pendant les journées du 12 et du 13, je repartis immédia-

tement dans la direction du nord, et le 16 mars j'étais rendu à Kohkér, autre groupe de monuments plus important même que le précédent, où étaient burinées de nombreuses inscriptions. Le 21, je quittai Kohkér pour aller au nord-est, à Promotép, groupe de hameaux dont les habitants appartiennent à la race Kouie, l'une des plus importantes tribus aborigènes de cette partie de l'Indo-Chine; mais ces Kouis de Promotép parlent actuellement la langue khmère. Leurs hameaux, au nombre de quatre ou cinq, sont près de l'angle nord-ouest du mont Thbêng, large table de grès, élevée au moins de 700 mètres. De Promotép, je me rendis droit à l'est, ayant ce mont à ma droite et suivant à peu près le cours du Sting-Sên, qui coule ici de l'ouest à l'est. Il reçoit toutes les eaux de cette large et sauvage vallée qui s'étend entre le Koulên et le Thbêng, au sud, et la haute terrasse des monts Dangrêk, au nord. Au delà du mont Thbêng, le Sting-Sên tourne brusquement au sud, séparant la province de Kompong Soaï de celle de Melou Préi, c'est-à-dire le Cambodge des possessions siamoises. Il coule ensuite de nouveau dans la province de Kompong Soaï laissant à sa droite les monts du fer; il passe à Kompong Thon où je l'avais traversé au mois de juin de l'année précédente, 1882; puis il se jette dans le Grand Lac ou plutôt dans le Véal Phôk « la plaine de boue » qui termine le Lac au sud-est.

En mars 1883, venant de Promotép, je franchis le Sting Sên à son grand coude, là où il change de direction, vers l'angle nord-est du mont Thbêng, et j'allai installer mon campement à une lieue environ au delà, à Pramê, province de Melou Préi, où mes éléphants pouvaient trouver quelques pâturages en pays marécageux. La saison sèche était fort avancée; le sol presque partout desséché, brûlé, et ces animaux, qui sont assez délicats, souffraient de la sécheresse et du défaut de nourriture. Laisant bagages et éléphants à Pramê, je revins en territoire cambodgien faire l'ascension

très raide du Thbêng, escaladant une suite de petits gradins très escarpés qui se terminent en haut sans transition par l'arête brusque de la table du sommet. Ce plateau du Thbêng est arrosé par plusieurs ruisseaux qui coulent vers l'ouest et se réunissent en un torrent qui tombe en cascades dans la plaine où il se joint bientôt au Sting Sên. Après les agréments que j'avais trouvés au Koulên, le Thbêng ne me réservait guère que des déceptions. Il n'y avait ni ruines, ni inscriptions, pas le moindre butin archéologique. Au lieu d'être abondamment boisé, c'est un plateau dénudé et sablonneux ; le sous-sol de grès y affleure en grandes plaques comme au Koulên. Mais les eaux paresseuses ne sont pas gaies et vives comme les ruisselets qui forment la rivière d'Angkor. De plus, les habitants sont ici des Kouïs sordides qui furent beaucoup moins avenants que les Sanirés de l'autre montagne. De même que ces derniers, ils cultivent le riz à la mode primitive, en incendiant des carrés de forêts et en se déplaçant continuellement. Le 31 mars, je redescendis du Thbêng pour rejoindre mon campement de Pramê.

De ce point, je fis une tournée dans le nord de la province de Melou Prêi, en pays boisé et sauvage où sont dispersés quelques rares villages kouïs. Par exception, une grande forêt épaisse, appelée Prêi Tremak, allongée de l'est à l'ouest, couvre une partie de cette région. Partout ailleurs croissent les forêts que l'on rencontre le plus communément, avec leurs arbres à résine clairsemés, tristes d'aspect, à l'écorce grise ou brune cassée en grosses croûtes. Au mois de mars, ces arbres sont dans leur hivernage dû à la grande sécheresse ; ils sont dénudés ; leurs lourdes feuilles jaunies, tombées à terre, sont incendiées avec les herbes par les indigènes. Le sol, argile sablonneuse, rougeâtre, est partout recouvert d'une mince couche de cendres noires que les prochaines pluies feront disparaître ; les tiges des herbes calcinées, dures et pointues rendent la marche plus pénible. Souvent

l'eau manque. Il y avait plusieurs ruines dans ces contrées reculées où un accident fâcheux me priva de la dernière des trois montres que j'avais emportées de Saïgon en novembre. J'en fus réduit, jusqu'à la fin de ce voyage, à estimer les distances au jugé pour le lever de mes itinéraires.

De retour à Pramê, il fallait songer à quitter ces pays. Les premiers orages grondaient; mes précieuses collections d'estampage avaient à craindre l'humidité; en avril, les ondées allaient devenir plus fréquentes. Avec de nombreux bagages, je me trouvais dans l'ouest de Melou Préi, fort au nord de Kompong Soai, loin des voies de communication fréquentées. J'avais à choisir entre trois directions: 1° au sud, vers Kompong Thom, route difficile qui me faisait tomber dans un pays déjà exploré; 2° au sud-est, à travers des pays déserts en grande partie, au sud de Melou Préi, au nord-est de Kompong Soai, pour atteindre le Grand Fleuve vers Krachêh et Sting Trâng; les contrées à traverser étaient sauvages et dépourvues d'eau, disait-on; 3° enfin, droit à l'est, à travers Melou Préi et Tonlé Ropou, pour atteindre le Grand Fleuve à hauteur de Tonlé Ropou et de Sting Trêng, Laos méridional; là j'aviserais à confier mes collections à une barque qui descendrait les rapides jusqu'à Krachêh. Après renseignements et réflexions, je me décidai pour cette dernière voie qui promettait d'être plus longue, mais moins pénible et plus intéressante que les deux autres. Toutefois j'eus soin de détacher par la route du sud-est deux de mes Cambodgiens, qui devaient me rejoindre à Krachêh ou à Thbaung Khmurn, et deux autres furent envoyés à Kompong Thom; de telle sorte que mon personnel et moi nous devions explorer les trois routes qui pouvaient nous ramener au Grand Fleuve.

Toutes dispositions prises, je fis partir le 6 avril, dans la direction de l'est, cinq voitures louées dans le pays; elles emportaient mes bagages, sous la surveillance de mon domestique chinois; et, avec les éléphants, je devais les suivre

à deux journées d'intervalle. Je fis aussi partir les escouades que j'envoyai au sud et au sud-est, en leur donnant rendez-vous sur le Grand Fleuve, et le 8 je me mis en route. Le 9, j'étais au *Mæuong* « chef-lieu » de Melou Préi; le 12, je passai la limite orientale de cette province boisée, peu fertile, peuplée presque entièrement de Kouïs et de Pears qui ont perdu l'usage de leur idiome propre et qui se servent de la langue khmère. Pourtant les ruines disséminées dans Melou Préi, semblent indiquer que cette province était jadis peuplée de Khmêrs. De Melou Préi je passai dans la province voisine de Tonlé Ropou, où je m'arrêtai quelques jours au village d'Anlong Pra. Le choléra y régnait, il est vrai, et affolait la population, mais nos éléphants avaient besoin de repos et, après avoir traversé des pays dépourvus d'herbes, nous rencontrions ici une contrée où croissait en abondance le bambou nain dont ces animaux sont si friands. Je profitai de cette halte pour visiter des collines aux environs. Le 16 avril, je quittai Anlong Pra, mais, trompé par de faux renseignements, au lieu de suivre mes bagages au sud-est à Véal Kantél, en face de Sting Trêng, j'obliquai au nord-est, pour aborder le fleuve à Kompong Chréi, province de Tonlé Ropou, en face de celle de Khong, au-dessus des cataractes de Khôn. De Kompong Chréi, suivant une route de charrettes et contournant les collines qui se dressent sur cette rive occidentale, à hauteur des chutes de Khon, je dus me rendre à Preah Angkéal, village de soixante à quatre-vingts cases sur la même rive du fleuve, mais au-dessous des chutes. Ni à Kompong Chréi, ni à Préah Angkéal « la char-rue sacrée », il n'y avait de pâturages pour mes éléphants. Habituellement ces animaux ne traversaient qu'à Véal Kantél même. En traversant ici, ils n'auraient pas trouvé de route longeant la rive orientale pour descendre à Sting Trêng. Bref, tous les renseignements que le Youkebat Mau m'avait donnés à Anlong Pra, avec la plus grande assurance, étaient erronés; ce peu intéressant personnage m'avait fait inu-

tilement allonger mon voyage de plusieurs jours. Je pris alors la résolution d'expédier sans aucun bagage les éléphants par terre, de Préah Angkéal à Véal Kantél où je les attendrais, et où j'avais hâte d'arriver en descendant le fleuve en barque. Le vieux *Bilat* « sous-gouverneur » de Tonlé Ropou, qui faisait fonctions de gouverneur et qui habitait Préah Angkéal, éprouvait ou affectait d'éprouver une grande inquiétude sur les dangers de cette navigation. J'insistai, sachant que les indigènes font fréquemment ce trajet et, le 20 avril, je m'embarquai après déjeuner. Il me sembla bientôt qu'on exagérât beaucoup les dangers et qu'il n'y avait qu'à s'en remettre aux bateliers du soin de leur conservation personnelle, liée à celle du voyageur. Malgré une perte de temps assez longue, due à un échouage sur les roches parce que, sur les conseils du bon vieux Balat, les gens du bateau avaient, en un certain endroit, pris un petit chenal moins dangereux, le soir nous étions rendus à Véal Kantél. Mais là nouveau contretemps. Mon domestique chinois, ne me voyant pas venir, ignorant la cause de mes retards, avait cru bien faire, dans l'intérêt des précieuses collections qui lui étaient confiées, de demander une barque à l'autorité locale, le Maha Thâi de Véal Kantél et, la veille, il était parti pour Sambaur et Krachéh, au Cambodge. Il avait aussi emporté les quelques provisions européennes qui me restaient et depuis plusieurs jours déjà, j'étais réduit à manger comme les indigènes, dont les menus sont peu variés en ces pauvres contrées. De Véal Kantél, prenant une pirogue, j'allai en face faire visite au *Chru Mæuong* « Seigneur » de Sting Trêng. J'avais à réclamer son concours pour faire traverser le Grand Fleuve à mes éléphants et pour voyager ensuite dans sa province. Car l'unique route de terre conduisant au Cambodge partait de Sting Trêng, décrivait un grand arc de cercle dans l'intérieur du pays, pour aboutir à Sambaur, le premier chef-lieu cambodgien. Sur la rive droite ce n'étaient que forêts sauvages sans une seule voie praticable.

Le 24 avril, mes éléphants traversèrent le fleuve de Véal Kantél à Sting Trêng, selon les usages, c'est-à-dire après deux offrandes aux génies, faites sur les deux rives. Chaque animal était remorqué par une pirogue que montaient huit à dix hommes. D'autres pirogues suivaient soit pour chasser en avant les bêtes, qui se soutenaient mollement sur l'eau, soit pour venir au secours des cornacs en danger de noyade, étant restés à cheval sur le cou de la bête. Le lendemain, 25 avril, je quittai Sting Trêng, groupe de 1,500 cases environ. Je m'enfonçai d'abord dans l'est, puis au sud-est et au sud, en pays désert, traversant des forêts, une foule de ruisseaux et deux gros torrents, le Preah et le Krieng. Puis on revient au sud-ouest rejoindre le fleuve à Sambaur, où nous étions rendus le 1<sup>er</sup> mai de cette année 1883. Là, en pays cambodgien, n'ayant plus à craindre les brigands pour mes éléphants royaux, je pouvais confier ces animaux aux autorités locales, les faire filer par la voie de terre, sans me croire tenu de les accompagner moi-même, ainsi que j'avais dû le faire à Sting Trêng. Je descendis donc par eau à Sambôk et à Krachêh, le centre le plus important de cette partie du Cambodge, où je rejoignis mes bagages et mes provisions.

Après deux mois de fatigues et de privations pendant cette course rapide en saison brûlante, dans les forêts sauvages du nord de Kompong Soai, de Melou Préi, de Tonlé Ropou, de Sting Trêng, je me retrouvai enfin dans un pays dont je connaissais personnellement les autorités de longue date, dans un pays relativement plus riche et plus civilisé, où les vivres ne manquaient pas. C'était la saison des mangues exquises, très abondantes dans cette région. Pendant quelques jours, Krachêh fut la Capoue de mon personnel cambodgien, que j'avais un peu fatigué et surmené. J'en repartis le 10 mai, continuant à descendre le fleuve, visitant sur la rive gauche, Kancho, Chhlaung, chefs-lieux de province; Krauch Chhmar, gros village peuplé de Tchames musulmans; je touchai à la rive droite pour revoir une dernière fois le

monument de Hanchéi que j'avais déjà visité à diverses reprises et notamment au mois de mai de l'année précédente. Le 13, je débarquai à Péam Chilang, rive gauche, résidence habituelle du gouverneur de Thbaung Khmum. J'y restai quelques jours avec le vieux musulman d'origine malaise qui remplissait alors les fonctions d'Orchun, titre de ce gouverneur. Le 19 mai, je repartis de Péam Chilang, après avoir expédié par eau, à Phnom Pénh, mes collections et une partie de mes bagages, sous la conduite de mon domestique chinois; je descendis en barque à Péam Phkaï Meréch, rive gauche, où j'avais envoyé mes éléphants, moins la bête malade dont je m'étais enfin débarrassé en la confiant aux bons soins de mon ami le gouverneur de Thbaung Khmum qui se chargeait de la lâcher dans de bons pâturages pour la refaire.

Il me restait à explorer la partie du Cambodge située à l'est du Grand Fleuve. De Péam Phkaï Meréch, je m'enfonçai donc dans la province de Thbaung Khmum, visitant d'abord les ruines de Basrei, en terrain bas, sol noir, près du lac Prapit<sup>1</sup>; et de là poursuivant sur un grand plateau, cœur de cette province de Thbaung Khmum. Formé d'un relief sensible, ce plateau est tantôt couvert de forêts, tantôt dénudé en plaines cultivées, avec des buquets de bois où sont les villages. Je le parcourus de l'ouest à l'est pour revenir au sud-ouest, visitant, entre autres ruines, Sréi Krup Leak et Banteai Préi Nokor. Les pluies, prématurément abondantes, avaient déjà transformé les plaines en lagunes où on entrerait dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Le 28 mai, je quittai la province de Thbaung Khmum pour me diriger au sud à travers les provinces de Toting Thngai, Fréi Vèng et Ba Phnom, pays en général fertiles et bien arrosés. Le 2 juin, j'étais au pied de la colline de Ba Phnom, à la résidence du gouverneur de la province de ce nom. J'en repartis le 4 pour continuer au sud, traverser une rivière et pénétrer dans le district de

1. Voir la carte, p. 218.

Koh « l'île », ainsi nommé parce que le fleuve et deux rivières communiquant entre elles l'entourent complètement. C'est un pays plat, à la terre noire et grasse, avec peu d'arbres; fertile et bien cultivé au nord, il est marécageux et désert au sud près du Rach Tra Dêo. Dans Koh, j'estampai les stèles d'Ang Chumnik et je visitai quelques emplacements antiques. Puis je me dirigeai sur la rivière à Kompong Trebêk. De ce point, devant achever mon voyage par eau jusqu'à Chaudoc et jusqu'à Saïgon, je renvoyai les trois éléphants royaux avec une rémunération convenable pour les cornacs qui rentrèrent à Phnom Pènh. Le 7 juin, je m'embarquai à Kompong Trebêk avec mon personnel cambodgien et je descendis à Péam Phtéa, à Péam Cho, à Tra Dêo. Le 10, j'étais à Chaudoc chez mon ami, M. Merlande, revenant pour la troisième fois pour de sa cordiale hospitalité. Après quelques jours de repos, je me rendis à Saïgon, afin d'expédier en France les riches et nombreuses collections épigraphiques recueillies pendant ce voyage de six mois.

En trois tournées, de quinze mois au total, le Cambodge actuel et les provinces immédiatement voisines avaient été à peu près complètement explorés. Il s'agissait maintenant de déterminer au Laos et à Siam quelles avaient été les limites, au point de vue épigraphique, de l'ancien royaume des Khmêrs qui avait débordé dans ces deux pays. Il me fallait les parcourir et pour cela il était nécessaire d'avoir un passeport de la cour de Bangkok. En juillet, profitant d'un voyage du vapeur de l'État *l'Alouette*, j'allai dans ce but à la capitale du Siam. En août, j'étais de retour à Saïgon et je préparai mon voyage au Laos. Le 18 septembre de cette année 1883, je quittai Saïgon à bord de la canonnière *l'Escopette*, commandant Boitard, que le gouverneur de la Cochinchine, M. Thomson, avait autorisé à me transporter jusqu'à Krachêh, terme de la navigation à vapeur lorsqu'on remonte le grand fleuve. J'emmenai deux domestiques chinois. Passant à Phnom Pènh, je repris mon ancien

personnel cambodgien renforcé de quelques hommes nouveaux. Nous étions un Européen, deux Chinois et dix Cambodgiens. Total treize.

On se rappelle que, dans deux premiers voyages, j'avais avec moi des officiers levant les itinéraires parcourus. A un troisième voyage, celui que je venais de terminer récemment, j'avais moi-même, tant bien que mal, pris les notes topographiques. J'allais maintenant inaugurer un nouveau système qui devait me permettre d'embrasser rapidement, en six ou sept mois, tout le Laos méridional et une grande partie du Siam proprement dit. C'était d'ailleurs tout le temps que je pouvais consacrer à ces deux pays où les monuments khmers devaient être clairsemés et probablement cantonnés dans certaines régions. Je m'avisai donc de dresser les plus intelligents, les plus expérimentés de mes Cambodgiens à prendre eux-mêmes les notes de leurs itinéraires, comme ils savaient déjà estamper; et à les détacher systématiquement, en escouades, à droite et à gauche de ma route. Mon programme, très vaste, fut ainsi, on le verra, exécuté à la lettre, grâce surtout, je dois le reconnaître, à la capacité, au dévouement et à l'esprit de devoir de la plupart de ces Cambodgiens; chez ce peuple, il est facile de trouver des sujets d'élite. D'autres devaient, après moi, faire l'expérience de ce que je témoigne ici. J'eus soin d'ailleurs de munir tous mes hommes d'instructions écrites, précises, détaillées et de leur apprendre à se servir de la montre et de la boussole. La lecture de la boussole n'offrait aucune difficulté à des gens accoutumés traditionnellement à s'exprimer en toutes circonstances par points cardinaux, là même où nous parlons nous autres par *droite* et *gauche*. La montre avec ses divisions babyloniennes présenta un peu plus de difficultés pour ceux qui n'en avaient jamais eu entre les mains. A ces occupations, nous consacra mes loisirs de la lente navigation qu'il faut faire en remontant le fleuve de Krachêh à Sting Trêng.

Le 28 septembre, l'*Escopette* atteignait Krachêh, où tous mes bagages furent débarqués ce jour même. Le lendemain, je fis mes adieux à M. Boitard et je commençai à remonter les rapides avec trois jonques. Le soir, j'étais à Sambôk et le 1<sup>er</sup> octobre à Sambaur, le dernier chef-lieu du Cambodge où le gouverneur me demanda quelques jours de répit pour préparer mon voyage à Sting Trêng. Les conditions étaient favorables : le grand fleuve atteignant à peu près son maximum de crue. A Sambaur se trouvaient dix jonques laotiennes qui se disposaient à remonter à Sling Trêng. Les patrons avaient grande peur des pirates de la frontière ; ils vinrent immédiatement me demander de voyager sous ma protection, ce que j'accordai volontiers, exigeant en retour qu'ils se soumissent à mes ordres pendant le trajet et leur demandant de répartir sur leurs jonques, qui n'étaient pas très chargées, une dizaine de mes colis. Ils acceptèrent, trouvant même là une garantie de n'être pas abandonnés en route. Cette combinaison heureuse et fortuite permit au gouverneur de Sambaur de se borner à me fournir trois petites barques. Dans ma mission, j'avais un lefauchoux, dix fusils à piston, dix pistolets ; les Laotiens accusaient une dizaine de fusils, mais je ne comptais guère sur eux et sur leurs armes en cas d'attaque et je n'eus même cure de vérifier leurs dires. Ces bons gens, délivrés de la crainte des pirates, s'empressèrent de compléter leurs emplettes en ajoutant des étoffes et autres objets de prix à leur chargement primitif de sel et de vaisselle. Le 3 octobre, nous quittions Sambaur, longeant la rive gauche du fleuve et, pendant les premiers jours, passant généralement par des bras secondaires.

On sait comment s'opère le mode spécial de navigation pour remonter le Mékhong dans les parages des rapides. Un rebord de planches ou de bambous règne tout autour de l'embarcation. Là-dessus circulent les gens de l'équipage, armés d'une gaffe qui est munie d'un croc de l'une de

ses extrémités et d'une fourche à l'autre. De l'avant, ils s'accrochent aux branches, aux aspérités de la rive ou bien ils appliquent la fourche sur un point d'appui et ils courent sur le rebord, de l'avant à l'arrière, pour revenir à l'avant, en faisant le tour de la barque qui avance grâce à ces tirées et à ces poussées continuelles. Le 8 octobre, nous arrivions à Sting Trêng, sans incident notable, si ce n'est une fausse alerte qui me prouva clairement que les braves Laotiens trouvaient naturel qu'en cas d'attaque je fusse seul à répondre aux pirates. A Sting Trêng, de même qu'à Krachêts, à Sambok et à Sambaur, je pus remettre les divers cadeaux que j'avais promis à mon précédent voyage, cinq mois auparavant.

A partir de Sting Trêng, je devais moi-même continuer à remonter le fleuve avec les bagages, après avoir détaché deux escouades. L'une à droite, composée de deux hommes, devait remonter la rivière de Sting Trêng, par Sên Pang, jusqu'à Attopœu, puis tourner à l'ouest sur Saravane, Khamtong et me rejoindre à Oubon où je devais être en décembre. L'autre escouade, à gauche, forte de cinq hommes, devait traverser la province de Tonlé Ropou, effleurer celle de Melou Préi, monter sur la chaîne des Dangrêk et pénétrer dans la province de Koukhan. De là, selon les circonstances, les cinq hommes me rejoindraient à Oubon, ou, mieux encore, deux viendraient à cette ville et les trois autres continueraient à l'ouest, sur Sangkeah, Sourên et Korat, où ils me trouveraient au mois de mars. Tous ces hommes, munis d'argent et d'objets de pacotille, partirent le 11 octobre, et trois jours après je quitai moi-même Sting Trêng sur une grande jonque ayant à refouler un courant très fort. Cette navigation en amont de Sting Trêng me parut plus pénible que celle de l'aval, de Krachêt à ce premier chef-lieu laotien.

Nous suivions des bras secondaires qui devaient être à sec aux basses eaux, car ils sont envahis par les arbres; on

navigue presque en forêt. Le 16 octobre, j'étais à Préah Angkéal.

Depuis mon passage en avril, ce malheureux village avait été dépeuplé par le choléra. Le bon vieux Balat était mort lui-même, mais d'une maladie de vieillesse ; jusqu'au dernier moment il avait attendu mon retour avec impatience, persuadé que mes remèdes européens lui sauveraient la vie. A Préah Angkéal, pendant toute la nuit, j'entendis les mugissements lointains des chutes de Khôn où je me rendis le lendemain, en suivant un petit bras le long de la rive occidentale de cette île. Mes bagages furent déchargés au-dessous des cataractes et transportés au village de Khon (prononcez Khône), en partie par des porteurs, en partie par les deux seules charrettes de l'île. Le 19, je m'embarquai à Khon pour me rendre au Mœuong Khong, chef-lieu de la province de ce nom. Le grand fleuve s'épanouit ici en un beau et tranquille bassin, parsemé d'îles, au nombre de *quatre mille*, si l'on en croit le nom officiel de Khong qui est *Si than Don*, pour *Si Phan Don* (les quatre mille îles). Le lendemain, j'atteignais le Mœuong, « chef-lieu », situé sur la plus grande de ces îles. J'en repartis le 25 pour continuer à remonter le fleuve sur trois petites barques, et le 29 j'étais rendu au Mœuong Bassak où je devais m'arrêter plus longtemps : le *Chau* ou Seigneur qui a ici le titre de roi étant un personnage important. Non seulement il est à la tête d'une forte province, mais il a autorité sur la plupart des provinces voisines.

Au début, son attitude vis-à-vis de moi fut plutôt réservée, froide même. Je sus plus tard que des cancans indigènes attribuaient à mon voyage des mobiles que je ne soupçonnais même pas : immixtion dans certains procès, revendication des esclaves de race annamite, revendication d'un éléphant blanc, *belle couleur de marmite neuve*, récemment capturé en territoire cambodgien et acheté par des Laotiens qui devancèrent les émissaires du roi de

Phnom Pènh. Ce jeune prodige devait être envoyé à Bangkok. Lorsque le roi de Bassak fut assuré que je ne recherchais que les ruines et les inscriptions, il se montra beaucoup plus aimable. Il aimait surtout à s'entretenir avec moi des moyens d'assurer la police et la sécurité des frontières entre le Cambodge et le Laos. Il paraissait s'intéresser particulièrement au développement du commerce entre le bas Laos et son débouché naturel, notre Cochinchine française. Outre mes deux domestiques chinois, j'avais conservé avec moi trois Cambodgiens, dont l'un, parlant bien le siamois, me servait de trucheman pour le laotien, dialecte peu différent du siamois. Je profitai de mon séjour à Bassak pour visiter les monuments et estamper les inscriptions de la province. J'eus pourtant le regret de manquer la stèle de Vat Phou, près de Bassak; à un voyage précédent, les hommes actuellement détachés à l'escouade de l'ouest avaient enlevé cette stèle du monument et l'avaient portée près d'une source, plus haut dans la montagne : fait que j'ignorais ou que j'avais oublié et qu'ils ne purent me rap-peler que bien plus tard.

Je quittai Bassak le 15 novembre, continuant ma navigation vers le nord pour me rendre à Oubon. Le Chau de Bassak m'avait proposé un peu vaguement, et sans beaucoup insister, de partir seul, m'offrant de m'envoyer plus tard mes bagages à Oubon. J'avais refusé, ne me rendant pas bien compte des obstacles que j'aurais à rencontrer. Nous remontâmes donc le Grand Fleuve, passant à Krung Kao, l'ancienne capitale de Bassak, rive droite, puis à Sêp Haï, gros village sur la rive gauche où je devais changer de barques. Mais là on m'apprend nettement qu'il faudrait attendre le mois de décembre pour remonter à Oubon par le Moun et que, selon les ordres du roi, on transportera mes bagages par terre jusqu'à Phimoun. J'étais forcé de m'incliner; néanmoins, je voulus aller me rendre compte par moi-même de l'état du Moun. D'ailleurs, d'après certains ren-

seignements, une borné-frontière devait exister à Pak Moun. D'aucuns disaient même une stèle, mais ceci se trouva erroné. Je quittai donc Sêp Haï le 20 novembre, continuant à remonter le fleuve avec une seule barque, pendant que les autorités locales s'occupaient de préparer le transport de mes bagages.

Au delà de Sêp Haï, sur les rives du Mékhong, on aperçoit encore quelques villages, mais bientôt l'aspect change et devient sauvage. Le fleuve se resserre, coule entre des montagnes, se heurte à de grosses roches. Il se rétrécit jusqu'à 200 mètres de largeur vers Pak Moun « la bouche, le confluent du Moun », où nous arrivâmes le lendemain. Le Moun présentait d'abord un bassin calme et profond, de quelques centaines de mètres de largeur, encaissé par de hautes parois de grès ; mais après 3 à 4 kilomètres on rencontrait le premier rapide, infranchissable à cette saison. Selon les indigènes, plusieurs autres existaient entre ce point et Phi Moun, le premier chef-lieu sur le bief supérieur de la rivière. Je pouvais *de visu* me rendre compte des explications des Laotiens. La navigation, entre Phi Moun et Pak Moun, tant à l'aller qu'au retour, ne peut avoir lieu que pendant les trois mois des hautes eaux et les cinq mois des basses eaux. Dans le premier cas, la rivière gonflée remplit les berges de son lit et les rapides alors disparaissent ou sont fort atténués. Pendant les eaux basses, à chacun des rapides, qui sont au nombre de sept ou huit, sauf erreur de mémoire, il est possible de décharger les barques, de les hâler à vide sur les pierres : le Moun ne remplissant même pas le fond de son lit encaissé. Mais à l'époque actuelle des eaux moyennes, cet expédient n'est pas possible, il y a trop d'eau, et pourtant les rapides ont leur pleine force, ce sont presque des chutes.

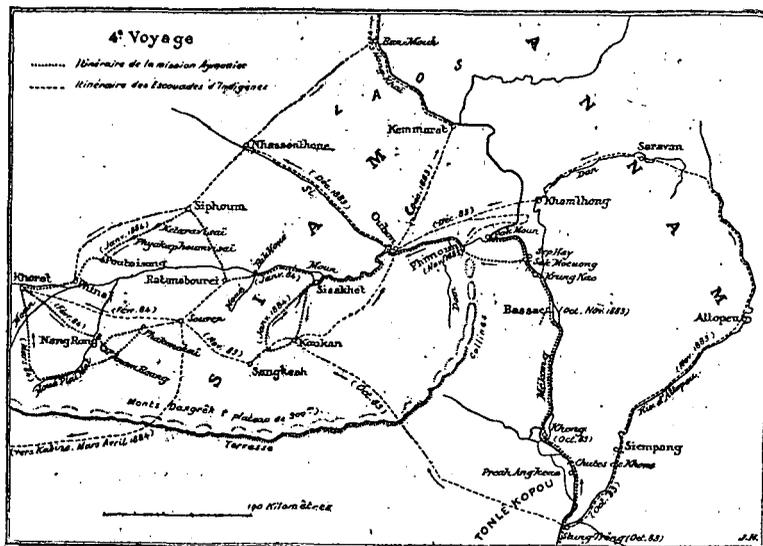
Je redescendis le grand fleuve jusqu'à Sak Mœuong, rive droite, presque en face de Sêp Haï. Sak Mœuong est un gros

village de la province de Bassak d'où je devais me diriger par la voie de terre sur Phi Moun. Une foule de porteurs laotiens, déjà réunis, préparaient mes bagages, les équilibrant, ajustant des brancards, recouvrant les caisses avec des petites toitures de feuillage afin de les abriter de la pluie. Et le 24 novembre, à Sal. Mœuong, je fis mes adieux au Grand Fleuve du Laos et du Cambodge, que je ne devais plus revoir. J'avais une armée de porteurs : les voitures n'existant pas dans cette partie du Laos où pourtant une route carrossable serait on ne peut plus facile à établir et on ne peut plus utile. Nous devions passer à travers les petites collines qui séparent le bassin du Mékhong de celui de son affluent le Moun. Ces collines, prolongement des monts Dangrêk, vont finir à Pak Moun, au nord-nord-est. Le sol était sablonneux ; de larges plaques de grès indiquaient la nature du sous-sol qui affleurerait fréquemment. Le pays était boisé, désert, mais la pente très douce ; sans bien nous rendre compte du point précis où était la ligne de falte, nous passions entre les collines masquées par les arbres. Au troisième jour de marche, les eaux allaient visiblement au Moun.

Il fallut ensuite passer un gros torrent, le Nam Dom, qui recueille toutes les eaux du coude intérieur des monts Dangrêk, là où la chaîne, venant jusqu'alors droit de l'ouest, se recourbe vers le nord. Au delà du Nam Dom, apparaissent les forêts claires d'arbres résineux, mais partout le sous-sol de grès perce par grandes masses qui tachent les plaines de sable. Le quatrième jour, obliquant vers le nord, nous passons le Khuong, torrent moins important que le Dom et ce même jour, 27 novembre, nous atteignons Phi Moun, Mœuong de création relativement récente, à l'extrémité orientale de la partie large, profonde et tranquille du cours du Moun, juste au-dessus de la série de rapides qui jettent les eaux de cette rivière dans le Mékhong.

A Phi Moun, je fis compter mes porteurs laotiens qui ral-

liaient les uns après les autres. On en trouva *cent soixante-six* (!). C'était à se demander si la plupart n'avaient pas porté les insignes ou les bagages des autres. Payer rigoureusement le déplacement de cette troupe eût été ruineux pour mes finances. Il faut ajouter qu'il n'en avait jamais été question, que personne n'y songeait. Les porteurs avaient été levés par ordre du roi. Je tenais pourtant à laisser à tous ces Laotiens un bon souvenir final de cette corvée



exceptionnelle. Avant de les renvoyer, je leur fis distribuer largement des objets de pacotille et je payai un festin général abondamment arrosé de *lao* « eau-de-vie de riz ». Les hourras de satisfaction poussés de tous côtés me firent supposer que j'avais obtenu le résultat cherché.

De Phi Moun, j'envoyai deux de mes Cambodgiens de l'autre côté de la rivière, à la recherche d'une inscription qu'on me signalait, leur prescrivant de venir me rejoindre à Oubon ; puis je remontai en barque le Moun, ici bassin

large et profond, aux eaux paresseuses, aux rives boisées et doucement inclinées. Le 2 décembre, j'arrivai à Oubon, le centre le plus important de toute cette partie du Laos. Oubon, rive gauche du Moun, bâtie sur un tertre assez élevé pour mettre la ville à l'abri des plus fortes crues, au-dessous du confluent du Moun et de son affluent de gauche, le Si, domine ce bassin tranquille que forme le Moun avant de s'engouffrer dans les roches de son embouchure. J'eus le plaisir de rencontrer, à Oubon, le seul Européen que j'aie vu au Laos, le P. Prodhomme, missionnaire de grand mérite, supérieur de la mission du Laos siamois. Les autorités locales étant en violent désaccord, la cour de Bangkok avait envoyé un mandarin siamois pour gouverner le pays. C'était un homme expérimenté, et je n'eus qu'à me louer de ses rapports avec moi.

A Oubon, me rejoignirent successivement : 1° deux des cinq Cambodgiens que j'avais envoyés de Sting Trêng à Koukhan : les trois autres continuaient sur Sourên ; 2° les deux hommes détachés de Phi Moun ; et 3° les deux hommes que, de Sting Trêng, j'avais envoyés à Attopœu, Saravane, Khamtong. Ayant ainsi auprès de moi, au cœur du Laos méridional, sept Cambodgiens sur dix, je préparai des expéditions beaucoup plus importantes que les précédentes. Deux hommes devaient se rendre directement, par terre, d'Oubon à Dhatou-Penom (le 'tat de Peunom de Francis Garnier), sur le Grand Fleuve, au-dessus de Khêmarat. Quatre devaient remonter le Si, affluent de gauche du Moun, jusqu'à Nhassonthone. De là, deux d'entre eux, les moins bien doués, devaient continuer vers l'ouest, aller à peu près parallèlement au Moun et à ma propre direction, me rejoindre dans les environs de Korat. Les deux autres, de Nhassonthone devaient se rabattre à l'est sur Dhatou-Penom, y retrouver les deux qui s'y rendaient directement d'Oubon. Alors ces quatre hommes, réunis sur le Grand Fleuve, devaient le remonter ensemble jusqu'à Nong-Khai,

le grand centre commercial du nord de cette partie du Laos. Là, ils devaient se séparer de nouveau. Deux d'entre eux devaient se diriger droit au sud-sud-ouest sur Korat où je les attendrais en mars. Les deux autres, choisis parmi les six, devaient tenter l'accomplissement de la mission la plus difficile : poursuivre sur Sieng-Khang (ou Xieng-Kang) là où le Mékhong, après avoir coulé droit du nord au sud depuis Luang-Prabang, tourne brusquement à l'est; de Sieng-Khang, ils devaient, si possible, passer dans le bassin du Mé-Nam, vers Phi-Chhaie (Phi-Xay) et Phitsanulok. En mai, je devais aller au devant d'eux en remontant le Mé-Nam depuis Ayuthia. Quant à moi, après avoir fait un crochet au sud sur Sisakêt Koukhan, je me proposais de remonter la partie navigable du Moun, puis continuer par terre droit à l'ouest vers Korat, province dont l'exploration exigerait probablement quelques semaines. Je ne gardais ainsi avec moi qu'un seul Cambodgien, celui qui me servait d'interprète. Depuis le peu de mois que nous étions au Laos les autres commençaient plus ou moins à se tirer d'affaire en causant avec les Laotiens. Tenant compte de l'escouade de trois hommes qui continuait à ma gauche sur Sangkeah, Sourèn, on voit que ma mission devait sillonner en cinq ou six mois toute cette partie du Laos qui s'étend de Sting Trêng à Sieng-Khang. Cet audacieux programme fut littéralement exécuté, grâce, je dois le répéter, à la valeur morale et intellectuelle de la plupart de ces Cambodgiens parmi lesquels je cite les quatre meilleurs : *An*, le chef de l'escouade de Sourèn, *Top* et *Khim*, les deux qui devaient passer dans le bassin du Mé-Nam, et *Sréi*, l'interprète qui restait avec moi. Avec des hommes de la trempe de ceux-là, un Européen qui parle leur langue peut faire beaucoup en Indo-Chine.

(A suivre.)

---